

ment qu'elle me causa une surprise profonde. N'ayant jamais assisté à aucun désordre, je n'imaginai pas ce que pouvait être une révolution. J'avais toujours vu le roi et la famille royale l'objet d'un respect qui ne s'est, du reste, jamais démenti, et j'étais à cent lieues de penser qu'on pût les chasser. Mais il est certain que les commencements de l'année 1830 ne ressemblaient pas aux années précédentes et qu'il paraissait y avoir quelque chose dans l'air. Au collège, même parmi les petits, on répétait beaucoup de propos singuliers ; nos précepteurs, affiliés à la presse, étaient, comme on disait alors, dans le mouvement et ne cessaient de parler politique. Où n'en parlait-on pas ? C'était une maladie. On se rappelle le mot de M. de Salvandy, lors de la fête que mon père donna au mois de mai au Palais-Royal, en l'honneur du roi de Naples, mon oncle et parrain : « Une fête toute napolitaine, Monseigneur, car nous dansons sur un volcan. » Fête toute napolitaine en effet, non seulement à cause de la présence des souverains des Deux-Siciles, de la beauté idéale de la nuit, mais aussi à cause d'une tarentelle, sorte de ballet dansé au milieu de la soirée par madame la duchesse de Berri et une trentaine des plus charmantes jeunes femmes du faubourg Saint-Germain, en costumes napolitains, au milieu desquelles je revois toute grâce et élégance, la ravissante Denise du Roure, bientôt comtesse d'Hulst. A cette tarentelle succéda une polonaise conduite par le comte Rodolphe Appony et la duchesse de Rauzan, superbe

II

1830-1833

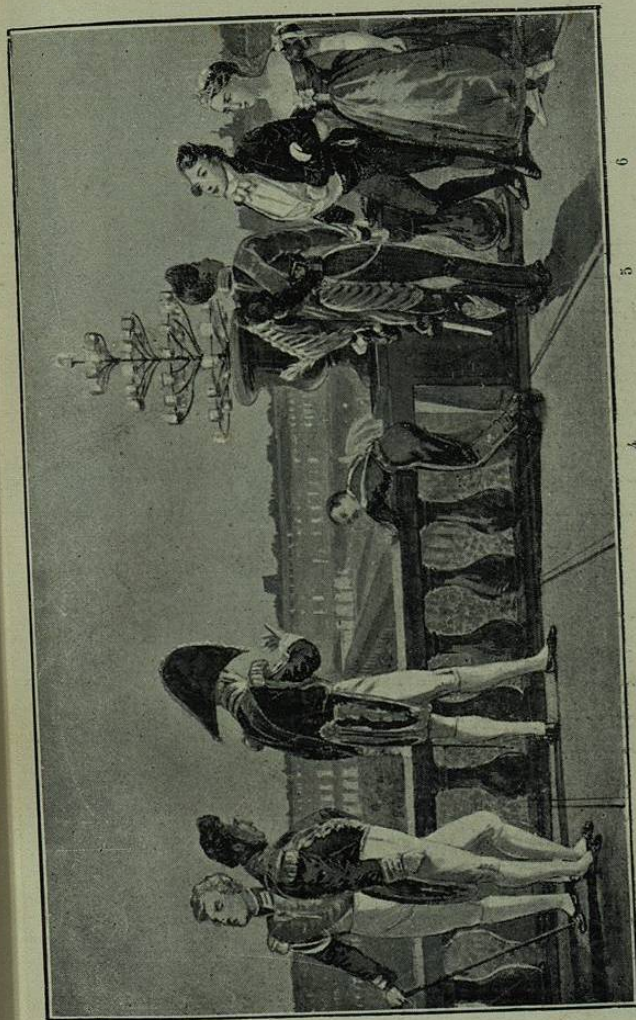
C'est pendant mes années de collège qu'éclata la révolution de 1830. J'avais douze ans ; j'étais par



conséquent beaucoup trop jeune pour en apprécier le caractère politique et social. Je me souviens seule-

en bleu et or, danse plus grave, exécutée par de nobles seigneurs et dames, tous en costumes hongrois, escortés de pages portant leurs bannières. Qui l'emportait, pour l'aristocratique beauté, des femmes qui prirent part à ces deux quadrilles, c'est ce qu'il aurait été bien difficile de dire : la race était dignement représentée.

La famille royale, Charles X en tête, assistait à cette fête splendide où toutes les supériorités étaient réunies, toutes les classes représentées et où la cordialité semblait universelle. Après l'entrée des quadrilles costumés, le Roi alla se promener sur la terrasse qui s'étend au-dessus de la Galerie d'Orléans. Les femmes y circulaient décolletées tant la nuit était belle et chaude, éclairée comme en plein jour, par des illuminations éblouissantes. La cour du Palais-Royal était fermée, mais une foule immense remplissait le jardin et tâchait de voir ce qu'elle pouvait de la fête. Je courais devant Charles X pendant qu'il faisait cette promenade et je le vis s'avancer avec sa taille droite et son air vraiment royal vers le parapet de la terrasse du côté du jardin. Il agita plusieurs fois la main pour saluer la foule, qui à cette petite distance et avec l'éclat des lumières devait parfaitement le reconnaître, non seulement à ses traits, mais à son grand uniforme de colonel-général de la garde, et au cortège qui l'entourait, mais il n'y eut ni cris de : « Vive le Roi ! » ni cris hostiles. La foule houleuse s'agita seulement un peu plus, en faisant entendre ce brouhaha qui s'élève un jour de feu



1. Capitaine des gardes. 2. Duc d'Orléans. 3. Charles X. 4. Prince de Joinville. 5. Duc de Chartres. 6. M. de Salvandy.
No 7. — BALL AU PALAIS-ROYAL.

d'artifice, quand éclate une belle pièce. Un dernier salut de la main, accompagné d'un : « Bonjour, mon peuple ! » que le Roi dit moitié sérieusement, moitié plaisamment, et Charles X s'en alla. Je ne devais plus le revoir. Presque immédiatement la foule prit les chaises du jardin, les empila dans le parterre où était le canon de midi et y mit le feu. Il fallut appeler la troupe, faire évacuer le jardin, et cette première scène de désordre public, nouvelle pour moi, me remplit d'étonnement et aussi de colère.

Peu après cette fête, survint la prise d'Alger, un acte de puissance nationale, de politique courageuse et prévoyante, un brillant fait d'armes accompli sous le drapeau blanc, qui eut dû exciter l'enthousiasme, resserrer les liens entre la France et son Roi, réconcilier la nation avec le vieux drapeau. Il n'en fut rien. La prise d'Alger fut accueillie comme une nouvelle ordinaire, les regrets pour le drapeau tricolore restèrent aussi vifs. C'est que la tribune et la presse, la presse surtout, le plus puissant instrument de destruction des temps modernes, avaient fait leur œuvre. Les jours du gouvernement de la Restauration étaient comptés ; on n'avait rien à lui reprocher : au dehors, comme au dedans, il avait été assurément le meilleur des régimes qui se soient succédé depuis 1789. Mais il avait voulu gouverner en bon père de famille, pour le bien de la France dans le présent, pour sa grandeur dans l'avenir et résister aux assauts des déclassés, qui ne voyaient en elle qu'une ferme à exploiter. On l'avait démoli pièce à pièce, comme on démolit

tout depuis cent ans, au nom de lois et de principes qui dissolvent tout gouvernement et rendront bientôt toute société impossible. L'heure du : « Ote-toi de là que je m'y mette », le seul but sincère de nos révolutions successives, de quelque déguisement qu'on l'affuble, allait bientôt sonner.

Le 25 juillet, nous avons tous diné à Saint-Leu, chez monsieur le duc de Bourbon, un vieux cousin, qui ne se mêlait pas de politique, et qui menait une grande et belle existence à Chantilly et à Saint-Leu; sans venir jamais à Paris autrement qu'en passant, bien qu'il y possédât le charmant palais qui porte son nom, le palais Bourbon. Sa grande passion était la chasse où il excellait, et mon père, en lui abandonnant la chasse à courre de toutes ses forêts, s'en était fait un ami. Il y avait encore une autre raison à cette cordialité et peut-être la principale : c'est que mes parents avaient consenti à recevoir la baronne de Feuchères, qui exerçait sur monsieur le duc de Bourbon un grand empire, mais qui n'était pas admise à la cour. Je vois encore ce beau vieillard à la parole brève, au profil où le type de la maison de Bourbon était si vivement accentué, avec sa chevelure blanche et sa queue, son habit bleu boutoné d'où sortait un jabot, et son pantalon toujours beaucoup trop court laissant voir des bas blancs. Le soir dont je parlais il y avait grande réunion à Saint-Leu, grand dîner, puis comédie de société, jouée par madame de Feuchères et les gentilshommes de monsieur le duc de Bourbon. Dans l'assistance,

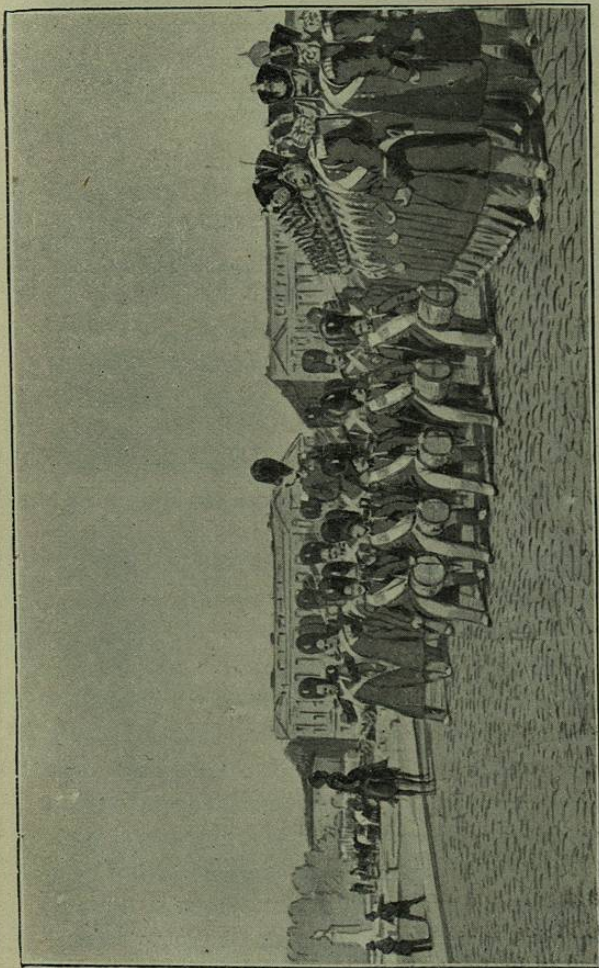
des officiers de la garde royale et nombre de personnalités dont je connaissais les noms pour les avoir entendus cités parmi ceux des conservateurs ardents appelés alors les ultras. L'un d'eux, M. de Vitrolles, attira mon attention par une longue conversation qu'il eut avec mon père pendant un entr'acte. M. de Vitrolles a depuis raconté dans ses *Mémoires* cette conversation et la conviction qu'il en rapporta de l'horreur que l'idée d'une révolution nouvelle inspirait à mon père. Ils n'avaient différé que sur les moyens de l'éviter. Lequel des deux avait raison ?

Nous rentrâmes le soir à Neuilly et le lendemain 26, au moment où nous nous apprêtions, Nemours et moi, à partir pour le collège, quelqu'un ouvrit la porte et jeta à nos précepteurs ces mots : « Le coup d'Etat est au *Moniteur*. — Comment ? — Oui ! Les Ordonnances. » Sur quoi nos précepteurs coururent au salon de famille où nous les suivîmes. Nous y trouvâmes mon père assis, comme anéanti; il tenait le *Moniteur*. En voyant arriver les précepteurs, il leva le bras en l'air avec désespoir et le laissa retomber. Au bout d'un silence pendant lequel ma mère mettait ces messieurs rapidement au courant, mon père dit seulement : « Ils sont fous ! » puis, après un nouveau et long silence : « Ils vont se faire exiler encore ! Oh ! pour moi je l'ai déjà été deux fois ! Je n'en veux plus, je reste en France ! » Je n'en entendis pas davantage, parce que l'heure du collège était arrivée et que nous montâmes en voi-

ture, mais ces paroles de première impression me sont restées gravées dans la mémoire.

Notre journée du collège se passa comme à l'ordinaire, mais le lendemain 27, quand nous revînmes de Henri IV, il était facile de voir qu'une grande agitation régnait dans Paris. L'école de natation Deligny, au coin du quai d'Orsay, où, suivant l'usage, nous allâmes, après la classe, prendre notre bain, était pleine de jeunes gens qui discutaient, péroraient et racontaient les incidents vrais ou faux de la journée. Les troupes occupaient la place Louis XV, aujourd'hui place de la Concorde. Il y avait un régiment de la garde à pied, un bataillon suisse, les lanciers de la garde, l'artillerie de l'École militaire, troupes superbes, les plus belles que j'aie vues en aucun pays et dont les gardes à pied anglaises pourraient seules, aujourd'hui, donner une idée. Officiers animés au plus haut degré de l'esprit de corps et du dévouement chevaleresque; vieux sous-officiers dont beaucoup avaient vu les guerres de l'Empire, commandant à des soldats vigoureux, jeunes d'âge, mais vieux d'instruction, de discipline et tout fiers de porter les plus charmants uniformes : telle était la garde royale. Que dire aussi de ces superbes bataillons suisses, par tradition séculaire, l'infanterie la plus solide du monde. Ces magnifiques troupes, qui auraient pu rendre de si grands services à la France sur le champ de bataille, allaient disparaître en deux jours : je les voyais aussi pour la dernière fois.

Près de la porte Maillot, nous rencontrâmes ma-



No 8. — LA GARDE ROYALE. — Les Suisses (27 juillet).

dame la duchesse de Berri, à cheval, entourée d'un groupe nombreux d'écuyers; nous nous saluâmes amicalement. Sans doute son instinct de femme et de mère lui faisait chercher à se rapprocher des événements.

Le lendemain 28, on savait Paris en pleine insurrection : le canon grondait; le bourdon de Notre-Dame sonnait le tocsin; nous n'allâmes pas au collège, bien entendu. Mais les maîtres qui donnaient des leçons à mes sœurs vinrent à Neuilly, et par eux on apprit successivement ce qui se passait dans la capitale : toutes les rues couvertes de barricades, la troupe sur la défensive, le drapeau tricolore partout arboré.

Le 29, la lutte se rapprocha de nous; un boulet vint en sifflant s'abattre dans le parc. D'après les dires des gens échappés de Paris, l'insurrection était triomphante, la troupe de ligne fraternisait avec elle; la garde se retirait sur Saint-Cloud pour se grouper autour du roi. Je néglige tous les bruits, tous les canards qui accompagnaient ces nouvelles trop réelles. Que faisons-nous pendant ces heures d'angoisse? Nous obéissions à divers sentiments. Le premier était celui d'une ardente sympathie pour nos soldats engagés dans la lutte, pour *ces pauvres soldats*, la vraie France, le vrai peuple, obéissant aux plus nobles mobiles, l'honneur, le devoir, en opposition à la populace, dont l'envie et les mauvais instincts étaient déchainés par une poignée d'ambitieux. Aussi n'eûmes-nous de repos que lorsque tout le per-

sonnel du château se fût porté aux diverses portes du parc, pour les ouvrir aux soldats isolés, dispersés, menacés de massacre. On les faisait entrer, on les faisait manger, on leur donnait des casquettes, des blouses, au lieu de leurs uniformes, et on les passait en bateau sur l'autre bord de la Seine. A côté de cela, tant le cœur de l'homme et surtout de l'enfant est rempli de contrastes, nous obéissions au courant, nous fabriquions, mes sœurs, moi, nous tous, des cocardes tricolores !! Bien certainement cette fascination du drapeau tricolore a été une des causes de la rapidité avec laquelle a pris la trainée de poudre révolutionnaire.

Et comme il y a toujours le côté pour rire au milieu des événements les plus sérieux, la note comique fut donnée par nos maîtres de langues, de dessin et autres, qui, sortis de Paris le 28, n'avaient pas osé y retourner à cause de la bataille. Quand ils s'y décidèrent, le 29, nous persuadâmes à ceux d'entre eux qui portaient des moustaches, qu'ils courraient de grands dangers et seraient pris pour des soldats déguisés. Tout aussitôt la salle d'étude fut transformée en une boutique de barbier, où s'opéra un *rasage* général, avec les changements de physionomie qu'il comporte et qu'augmentait encore l'effarement des personnages.

En même temps que nos maîtres rasaient leurs moustaches, mon père disparaissait de Neuilly. Ses mouvements nous furent rigoureusement cachés et, même depuis, je ne les ai jamais bien connus. Aussi

n'en dirai-je rien¹. Nous sûmes seulement bientôt qu'il était à Paris, qu'il y exerçait des fonctions publiques encore mal définies et, le 31 au soir, ma mère nous annonça que nous allions aller le rejoindre au Palais-Royal. Sur les huit heures du soir nous partîmes, ma mère, ma tante Adélaïde et tous les enfants, dans un omnibus, afin de ne pas attirer l'attention. A la barrière de l'Étoile nous commençâmes à trouver des barricades, mais on y avait pratiqué déjà des ouvertures qui permettaient le passage d'une voiture, ouvertures toutes gardées par des postes de gens, pardon, je me trompe, de citoyens armés qui jouaient au soldat, à la police, arrêtaient, questionnaient comme de vrais enfants. L'omnibus ne put

1. Je n'ai pas à juger la conduite de mon père en acceptant la couronne en 1830. La révolution de Juillet a sans doute été un grand malheur : elle a porté un nouveau coup au principe monarchique et donné un funeste encouragement aux spéculateurs en insurrections. Mais j'ai l'absolue certitude que mon père ne l'avait jamais souhaitée et que, au contraire, il l'avait vu venir avec une profonde douleur. Quand le trône de Charles X s'est écroulé, sans qu'il pût en aucune façon le défendre, il a sans doute désiré passionnément échapper à l'exil commun et continuer à mener en France une existence heureuse entre toutes. La lutte terminée et la France soulevée d'un bout à l'autre, il a compris qu'il n'échapperait à l'exil qu'en s'associant au mouvement et il est certain qu'il ne l'a fait au début qu'avec la pensée de ramener Henri V sur le trône. Cet espoir déçu, il a cédé aux instances de tous ceux qui le conjuraient, comme seul en position de le faire, d'arrêter la France sur la pente fatale qui, de la république, la mènerait encore à la dictature, à l'invasion, à l'amointrissement. Il a reculé de dix-huit ans ce funeste enchaînement, au péril de ses jours sans cesse menacés. Ce sera son honneur dans l'histoire, quelle que soit l'injustice des hommes.

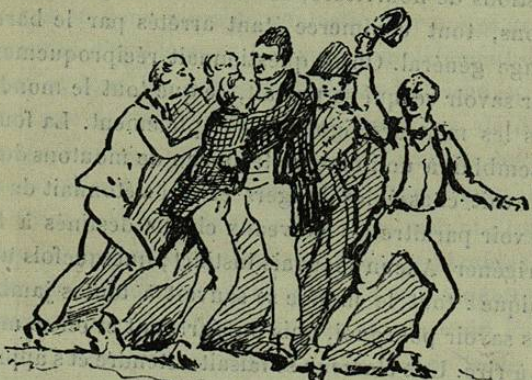
dépasser la place Louis XV, à cause de la multiplicité des obstacles. Nous mimes pied à terre et ma mère, nous divisant deux par deux, nous dit de nous disperser avec rendez-vous au Palais-Royal.

Paris était, ce soir-là, bien curieux : entièrement illuminé, avec des lampions et des drapeaux tricolores à chaque fenêtre. Comment avait-on eu le temps en deux jours de confectionner une si grande quantité d'emblèmes ? Les rues complètement déparées et tous les pavés empilés en barricades, avec mélange de voitures versées, de tonneaux, de débris de toute sorte : derrière tous ces barrages des gardiens improvisés, des passants, des promeneurs armés et tirant des coups de fusil à chaque instant ; tout le monde, hommes et femmes, avec de gigantesques cocardes tricolores au chapeau, à la casquette, au bonnet, dans les cheveux. Sur la place du Palais-Royal, on voyait, au milieu d'une grande foule, une diligence *Laffitte et Caillard* qui avait servi à une barricade et qu'on avait relevée. Elle était pleine de monde et surchargée de grappes humaines qui chantaient en chœur. Où le refrain s'arrêtait une vive fusillade éclatait, et la diligence, traînée par trois ou quatre cents personnes attelées à des cordes, faisait à fond de train le tour de la place, au milieu d'un concert de hurlements variés. Bien qu'il fût tard quand nous arrivâmes au Palais-Royal, il était tout éclairé, toutes portes ouvertes ; entraît qui voulait et lorsque nous montâmes l'escalier, bien des gens étaient déjà installés sur les degrés, s'apprêtant à y

passer la nuit. Nous vîmes mon père dans son cabinet et on nous envoya coucher, c'est-à-dire bivouaquer dans nos chambres habituelles.

Le lendemain la fusillade se ralentit, mais le désœuvrement continua ; tout le monde se promenait. Bientôt on commença à se préoccuper des questions de nourriture, tous les arrivages de provisions, tout commerce étant arrêtés par le barricadage général. On se questionnait réciproquement pour savoir ce qui se passait, ce que tout le monde, hors les meneurs, ignorait complètement. La foule ressemblait à un immense troupeau de moutons dont on avait chassé les bergers et qui s'étonnait de ne pas voir paraître les nouveaux chiens destinés à les morigéner. Aucun mauvais instinct ; quelquefois une panique : tout le monde se sauvait à toutes jambes sans savoir pourquoi, puis on s'arrêtait et on se mettait à rire. Une clameur se faisait entendre et s'approchait en ronflant. C'était un homme populaire se rendant de l'Hôtel de Ville au Palais-Royal, précédé de quelques claqueurs, qui allumaient un enthousiasme auquel tout le monde prenait part, sans avoir idée du nom du héros qu'on acclamait, heureux seulement de pouvoir faire ainsi acte de civisme. Puis il survenait un attendrissement général ; on s'embrassait avec fureur ; pour quelques-uns, c'était un élan du patriotisme qui se soulageait ; pour d'autres, un effet de l'extrême chaleur et de la soif satisfaite qui en résultait ; pour d'autres enfin, le relâchement de mœurs d'une ère de fraternité. Le héros de ce bai-

sage universel, contagieux, était Lafayette, à qui tous voulaient donner l'accolade et un grand bruit de tambours ayant annoncé son arrivée au Palais-Royal, il dut prendre place devant moi dans un salon et embrasser des milliers de personnes de tout âge. J'y passai comme les autres, mais je vis des gens de con-



naissance qui repassèrent bien des fois devant l'illustre vieillard pour se faire embrasser et... chaque fois... avec une émotion toujours croissante.

Au Palais-Royal entrâit et sortait qui voulait ; c'était un défilé curieux de personnages de toute sorte, venant observer, prendre le vent, faire leur adhésion, plus ou moins désintéressée. Quelques-uns venaient, poussés par leur dévouement, essayer de servir encore la cause qui leur était chère. C'est ainsi que je vis Anatole de Montesquiou introduire M. de



1 2 3 4 5 6
 1. Col de Berthois. 2. Duc d'Aumale, duc de Montpensier. 3. Gal Sébastiani. 4. Dese d'Orléans.
 5. Duc d'Orléans. 6. Prince de Joinville.
 N° 9. — UNE HÉROÏNE DE BARRICADE

Chateaubriand dans le salon de ma mère. Par contre je vis Savary, duc de Rovigo, l'homme du duc d'Enghien, sortir en uniforme et botté du cabinet de mon père où il était venu offrir ses services. Le soir, comme nous étions tous réunis, on entendit un grand bruit du côté de l'escalier; on se précipita; une foule d'hommes armés, éclairés par des torches montaient en poussant de grands cris et agitant des drapeaux. En tête marchaient cinq ou six élèves de l'Ecole polytechnique, tricorne en Sambre-et-Meuse et l'épée à la main. Derrière eux on portait en triomphe une femme en habits d'homme : ceinture rouge et pantalon collant, une héroïne de barricade, que cette foule hurlante voulait présenter à mon père et qu'il fut obligé de recevoir. Cette scène me fit une impression de dégoût, suivie bientôt d'une autre non moins pénible. Les meneurs de la révolution avaient fait partir une armée de volontaires pour déloger de Rambouillet le vieux Roi et sa garde. Ils ne l'en délogèrent point, parce que, d'abord, le Roi prit lui-même la décision de licencier sa garde et de se retirer à Cherbourg sous la seule escorte de quatre compagnies des gardes du corps, et ensuite parce que les volontaires, sortis de Paris en grand nombre, s'égrenèrent rapidement



en chemin et se gardèrent bien surtout de s'aventurer à portée des canons de la garde. Leur retour de Rambouillet ne fut pas moins triomphant, ramenant les voitures, les équipages royaux dont on s'était emparé, sans coup férir. Ce furent ces carrosses à six à huit chevaux, conduits encore par les malheureux cochers et postillons en grandes livrées, que je vis avec horreur déboucher sur la place du Palais-Royal, croyant qu'ils ramenaient le souverain et sa famille prisonniers, dans le coupe-gorge révolutionnaire. Il n'en était rien heureusement : les voitures contenaient seulement des voyous affublés de costumes ridicules, robes de chambre, bonnets de coton et je ne sais quelles autres mascarades destinées à provoquer les quolibets de la foule. C'était dégoûtant.

Puis les jours s'écoulèrent, Paris reprit peu à peu sa vie ordinaire ; les rues se repavèrent, la circulation se rétablit ; on revit des soldats, des gendarmes, des sergents de ville, une certaine sécurité reparut ; en tout cas l'éternelle lutte de l'ordre contre le désordre reprit son cours. Les plus turbulents éléments de la révolution furent amenés, petit à petit, à contracter des engagements militaires et on les expédia en Algérie sous le nom de régiments de la Charte. Il fut plus difficile de se défaire d'une garde d'honneur de deux ou trois cents hommes, qui s'était formée de son autorité privée, pour garder soi-disant mon père et le Palais-Royal. Elle habitait l'escalier, le vestibule nuit et jour. C'était un ramassis de gens sans

aveu, de rôdeurs de barrières de la pire espèce, de chenapans couverts de haillons, porteurs d'armes pillées partout, au Musée d'artillerie entre autres, où quelques-uns avaient emprunté jusqu'à des cuirasses, des casques de ligueurs. Bien entendu, il fallait les payer, les nourrir. Cette bande avait pour chef un aspirant de marine en congé à Paris au moment de la révolution, nommé Damiguet de Vernon, qui depuis est mort général. Quand mon père sortait pour aller à la Chambre des députés ou ailleurs, cette troupe prenait les armes, et avec tambours et trompettes rendait les honneurs à sa manière. C'était une scène digne du crayon de Callot. Pour se défaire de ces braves gens, on nomma d'emblée l'aspirant de Vernon lieutenant de la garde municipale à cheval, à titre de récompense nationale et on donna à sa bande des habits avec lesquels ils se hâtèrent de décamper au premier signe d'une introduction de discipline dans leurs rangs.

Le trantran régulier recommença aussi pour nous. Après plus d'une semaine de vacances, je fus remis au collège, où nous fîmes, nous aussi, notre révolution en exigeant que la cloche, qui sonnait les heures de classe et de réfectoire, fût remplacée par



1020000 635